

L'OISEAU-MOUCHE

Journal littéraire et historique, publié tous les quinze jours (les vacances exceptées.)

Prix de l'abonnement : 50 cents par année, pour le Canada et les États-Unis. On accepte en paiement les timbres-poste de ces deux pays.

AUX AGENTS : Conditions spéciales très avantageuses.

Pour l'UNION POSTALE, le prix de l'abonnement est de 3 fr. 50 cent.

Pour ce qui a rapport à l'administration et à rédaction, s'adresser à

ONÉSIME TREMBLAY
Gérant de L'OISEAU-MOUCHE,
Séminaire de Chicoutimi,
Chicoutimi, P. Q.

Imprimé aux ateliers typographiques de M. J.-D. GUAY, à Chicoutimi.

CHICOUTIMI, 7 DEC. 1895

REVE CONTRE REVE

Nous lisons dans le *Review*, de Chicago, les lignes suivantes, traduites du *Herold des Glaubens* :

“ Les écoles paroissiales sont la gloire de l'Eglise catholique en Amérique. Très bien. Mais, malheureusement, tous les catholiques américains n'ont pas souci de cette gloire. Suivant le directeur d'Hoffmann, il y a cinquante paroisses de langue anglaise, dans la bonne ville de Saint-Louis, qui n'ont aucune prétention à cette “ gloire de l'Eglise, ” bien que quelques-unes de ces paroisses soient importantes par la population et par la richesse. La même chose existe partout, de Boston à San Francisco. Tandis que les Allemands, les Canadiens, les Polonais et les Bohémiens ont leurs écoles paroissiales partout où c'est possible, beaucoup de paroisses anglaises, même dans les grandes villes où les catholiques sont nombreux et les fonds suffisants, sont encore privées de cette gloire de l'Eglise.”

Que les catholiques de langue anglaise, aux États-Unis, aient, en général, moins de zèle que leurs coreligionnaires d'autres langues pour la fondation d'écoles paroissiales, c'est là un fait qui n'a échappé à l'observation d'aucun de ceux qui ont visité un tant soit peu la grande république. Cela provient, croyons-nous, de ce que, chez les uns et les autres, la question religieuse se complique d'une question de nationalité et d'influence de race.

“ L'Amérique aux Américains ” — c'est-à-dire aux Yankees — a dit Monroe.

“ But one church, but one lan-

guage,” répètent sous une autre forme les Irlandais américanissimes.

Et cette église, on le sait, c'est l'église dite *américaine*. Et cette langue, c'est la langue anglaise. Oui, la langue anglaise parlée avec un léger accent vermontois de la baie d'Hudson au golfe du Mexique, peut-être même de l'Alaska à la Terre de Feu, tel est le rêve d'un certain nombre d'Irlando-Américains. Rêve absurde, sans doute, mais un rêve, tout de même, que d'aucuns sont bien près de prendre pour une réalité. De là, en bien des endroits, un zèle très *prudent*, trop prudent même, au gré du *Review*, pour l'établissement d'écoles anglaises séparées, et une indifférence marquée, sinon une injuste méfiance, à l'égard des écoles libres et des couvents fondés par les catholiques allemands, canadiens ou autres. N'est-il pas assez naturel, en effet, que ceux qui veulent à tout prix imposer l'usage exclusif de la langue anglaise à toute l'Amérique du Nord, ne voient pas d'un trop bon œil les écoles où l'on apprend à parler et à écrire le français ou l'allemand ?

Mais voici bien un autre rêve. C'est celui d'un vieil ami, homme judicieux et sage, qui voit ordinairement très loin parce qu'il regarde de haut.

Transportez-vous par l'imagination à la fin du XXe siècle. La grande république américaine, rudement secouée par des conflits incessants d'opinions, de tendances et d'intérêts multiples, comme une machine composée de pièces mal assorties et surtout mal jointes, s'est proprement disloquée un de ces quatre matins et a volé en éclats. Des groupements nouveaux se sont formés, plus conformes au génie et aux aspirations des différentes races, qu'on a pu rapprocher durant quelque temps, mais fusionner, unifier, jamais.

Ce fait n'a rien de surprenant.

Le peuple américain—si on peut appeler *peuple* une multitude d'hommes que leur esprit aventurier ou le désir de faire fortune a poussés sur les mêmes rivages, mais qui sont étrangers les uns aux autres par le sang, la langue, les croyances, les traditions, les mœurs, en un mot par tout ce qui crée les patries en faisant les hommes frères,—le peuple américain, dis-je, portait dans son sein un germe dissolvant qui l'a tué : le

culte outré et exclusif de la matière.

Dans cet effondrement général, un groupe, cependant, a surnagé, solide, compact, résistant, tenace, irréductible : ce sont les catholiques allemands. Grâce à leur attachement à la foi et à la langue de leurs pères, à leur esprit de discipline, à leurs écoles paroissiales, à une presse vigoureuse, ignorante des défaillances et des compromissions, ils sont restés ce qu'ils étaient : américains, sans doute, mais catholiques et allemands, toujours. Sans doute aussi ils ont fait des pertes, mais ces pertes ont été réparées par d'importantes recrues de Polonais, de Bohémiens, etc. En sorte qu'ils forment aujourd'hui un peuple de 50 millions et occupent un fort beau domaine entre les grands lacs et les Montagnes Rocheuses.

Le Canada, durant tout ce temps, n'est pas demeuré enseveli sous un nouveau *glacier continental*. Il s'est, au contraire, développé rapidement ; sa population a bientôt atteint un chiffre considérable ; de nombreuses lignes de chemins de fer le sillonnent en tout sens ; ses vaisseaux couvrent les mers et son commerce s'étend au monde entier. Mais, les mêmes causes produisant les mêmes effets, les alliances politiques, là comme ailleurs, ont été impuissantes à maintenir longtemps dans l'unité des provinces trop profondément divisées à tous les points de vue. La Province de Québec, la première, est sortie de la Confédération pour se constituer en état indépendant. A l'époque où cette rupture s'est produite, c'est-à-dire vers le milieu du siècle, les Canadiens-français, par leurs institutions essentiellement conservatrices ; par leur système de haute éducation—quoi qu'on en ait dit alors—éminemment supérieur ; par leur esprit foncièrement religieux ; par leur respect de toutes les hiérarchies ; par leur admirable organisation paroissiale ; bref, par tout ce qui, bien mieux que les constitutions les plus sagement conçues, assure la stabilité et le progrès véritable des Etats, exerçaient dès lors une influence quasi prépondérante non seulement dans le Canada, mais, j'oserais dire, dans toute l'Amérique du Nord. Maîtres absolument dans leur province, ils avaient des ramifications puissantes dans l'Ontario, du côté des Provinces maritimes, et surtout dans la Nouvelle-Angleterre où une population fran-